

BDW

Le nationaliste flamand devenu
Premier ministre de Belgique

LA BIOGRAPHIE



BORGERHOFF
& LAMBERIGTS

Tom De Smet

TABLE DES MATIÈRES

1	Le roi est rassuré, son entourage moins	5	15	Un Premier ministre surprenant et un ministre malheureux	273
2	Le nationalisme flamand dès le plus jeune âge	17	16	Un début difficile et un parcours semé d'embûches	285
3	Le KVHV, un apprentissage	43	17	Une erreur politique rare aux conséquences importantes	295
4	Dans l'opposition contre Schiltz et Anciaux	71	18	Le pari de Marrakech tourne mal	313
5	Se battre pour survivre politiquement	89	19	La « trahison » d'Alexander De Croo	321
6	Un mariage de raison maintient la N-VA en vie	97	20	Tout le monde sur le pont pour éviter une défaite	337
7	Ambiance festive lors d'un enterrement	127	21	Déclaré mort par la presse, mais bien vivant	347
8	La percée auprès du grand public	145	22	Le choc entre le germaniste et le romaniste	367
9	Triumphes, un short très controversé et des problèmes de croissance	159	23	Quo vadis, Bart De Wever ?	379
10	Tous les scandales ne se valent pas	183		Méthodologie et remerciements	399
11	Un conseil cinématographique qui sème la confusion et un record mondial	203			
12	De mangeur émotionnel à marathonien	221			
13	La stratégie de Cicéron et la gaffe de Patrick Janssens	245			
14	Un revirement, un nain et une victoire	259			



3 février 2025 : un moment historique, mais aussi étrange. Un homme qui rêve d'une république flamande indépendante prête serment en tant que Premier ministre du Royaume de Belgique.

I.

Le roi est rassuré, son entourage moins

Une prestation de serment historique

« Dans sa quête d'une meilleure gouvernance et d'une plus grande démocratie, la Nieuw-Vlaamse Alliantie (Nouvelle Alliance flamande) opte logiquement pour une république flamande indépendante. »

Ainsi le stipule le premier article des statuts de la N-VA, le parti du nationaliste flamand Bart De Wever.

Pourtant, ce même Bart De Wever se présente le 3 février 2025 à 9 heures du matin au palais de Bruxelles devant le roi Philippe pour prêter serment en tant que Premier ministre. Le président du parti qui veut abolir la Belgique et la monarchie pour les remplacer par une république flamande doit sauver le pays et son roi. *Only in Belgium.*

Que se passe-t-il dans la tête des deux hommes à ce moment bizarre, mais aussi historique – pour la première fois, un nationaliste flamand devient Premier ministre de la Belgique ?

Bart De Wever est le fils d'un homme qui a nourri toute sa vie une haine profonde envers la Belgique. « Il a toujours considéré

ce pays comme une entité hostile », a déclaré un jour le tout nouveau Premier ministre à ce sujet. Après la guerre, le père de Rik De Wever, Léon, a passé quelque temps en prison pour avoir été membre d'un parti collaborateur flamand. Les conséquences ont été lourdes : après sa libération, le grand-père de Bart De Wever n'a pas pu reprendre son ancien emploi d'enseignant et a été contraint de mendier. Rik De Wever, doté d'une intelligence supérieure à la moyenne, n'a donc pas pu faire d'études : il n'y avait pas d'argent pour cela. Il estimait que l'État belge avait puni son père et lui-même de manière excessive. Et cette dette devait être réglée. Pour Rik De Wever, c'était très clair : la Belgique devait disparaître.

Son fils Bart n'a donc pas hérité son nationalisme flamand des étrangers. Tout comme son aversion pour la maison royale en tant qu'institution. Il la qualifie de « théâtre de marionnettes vermoulu » qui doit définitivement être relégué aux livres d'histoire.

Mais Bart De Wever a également tenu des propos assez cassants à l'égard de l'homme qui se tiendra en face de lui le 3 février 2025, le roi Philippe. Voici une petite sélection, loin d'être exhaustive, tirée des archives.

En 2004, alors que Philippe était encore prince héritier : « Il n'a pas les capacités pour devenir roi. Il ne les a jamais eues et ne les aura jamais, malgré ses nombreuses années de formation. »

En 2006 : « Malheureusement, ce prince n'est pas doté de nombreux talents. »

En 2008 : « Si Philippe succède à son père et veut jouer au roi avec des préférences politiques, ce sera un désastre, ce sera vite fini. »

En 2010 : « Donnez-moi Elio Di Rupo comme Premier ministre et Philippe comme roi, et dans quelques années, ce sera la fin de la Belgique. »

En 2011, Elio Di Rupo est devenu Premier ministre et en 2013, Philippe est devenu roi. Mais la Belgique existe toujours. Douze ans après la prestation de serment de Philippe, en ce lundi matin où la température extérieure frôle le point zéro, Bart De Wever se retrouve face à l'homme qui a succédé à son père Albert II et qui, selon ses amis comme ses ennemis, s'acquitte de sa tâche comme il se doit – ou en tout cas mieux que prévu.

Bart De Wever aura sans doute pensé à son père à ce moment important. Qu'aurait-il pensé de cela ? Qu'aurait-il ressenti ? De la fierté, parce que son fils, le plus jeune enfant d'un cheminot et d'une commerçante, est devenu Premier ministre ? Ou plutôt du dégoût, pour tout ce que représentent le Palais et le roi ? Bart De Wever ne peut pas lui poser la question : Henri – Rik – De Wever est décédé en 1996, à l'âge de 62 ans seulement. Son fils considère toujours cela comme un manque fondamental dans sa vie. Même s'il pense connaître la réponse à la question : « Je suppose qu'il aurait été extrêmement fier que son plus jeune fils soit aujourd'hui à la tête de sa propre famille politique. » Bart De Wever est toutefois conscient que toute cette situation aurait été « pour le moins ambiguë » pour son père. Il ajoute : « Mais je ressens moi aussi cette ambiguïté, bien sûr. »

Philippe, septième roi des Belges, aura lui aussi pensé à ses *pères* le 3 février 2025. Au pluriel. D'une part, à son père biologique Albert, son prédécesseur qui, contre toute attente, a succédé en 1993 à son frère Baudouin, décédé subitement, et ce, après de longues pressions du gouvernement et de la reine Fabiola. D'autre part, à son « père adoptif », l'homme qui le considérerait comme

son fils et qui a été plus présent pendant son enfance que son vrai père : Baudouin, le cinquième roi des Belges. Son aversion pour les nationalistes flamands de la Volksunie (VU) – le précurseur de la N-VA de De Wever – était légendaire. Ainsi, en 1977, Baudouin opposa son veto à la nomination de Frans Baert, un des fondateurs de la Volksunie, au poste de ministre de la Justice. Il n’appréciait en effet pas la position de F. Baert sur l’amnistie pour des personnes comme le grand-père de Bart De Wever. Aujourd’hui, cela semble inconcevable, mais la Volksunie et le Premier ministre Leo Tindemans ont cédé : le démocrate-chrétien Renaat Van Elsen a obtenu ce poste important. La VU a dû se contenter des ministères de la Politique scientifique et du Commerce extérieur.

L’ironie du fait qu’il prête serment devant le « fils adoptif » de ce nationaliste acharné ne manquera pas d’échapper à l’historien Bart De Wever le 3 février 2025.

Un nationaliste flamand qui devient Premier ministre belge ? Pour certains Flamands purs et durs au sein de la N-VA, comme Jan Peumans, c’est plus qu’un pont trop loin. Mais Jan Peumans et ses acolytes constituent désormais une minorité négligeable au sein du parti, qui est passé d’un petit club de nationalistes flamands romantiques à un parti de pouvoir qui, comme il le formule lui-même, « veut occuper le fort belge ». Lorsque Bart De Wever a remporté les élections fédérales en 2024 et est arrivé à la fête organisée pour célébrer sa victoire, les militants de la N-VA ont scandé « Bart Premier ministre ! ». Cela aurait été totalement impensable il y a vingt ans.

C’est également l’avis du politologue Dave Sinardet, rédacteur en chef de la *Nieuwe Encyclopedie van de Vlaamse Beweging* (Nouvelle encyclopédie du mouvement flamand), pour laquelle

il a notamment rédigé l’article sur Bart De Wever. « Tout comme il était historique que Paul-Henri Spaak devienne le premier Premier ministre socialiste de Belgique en 1938, il est historique que Bart De Wever soit le premier Premier ministre nationaliste flamand du pays », explique le professeur anversois. « C’est même plus historique pour le nationalisme flamand que pour le pays. En 2004, Bart De Wever est devenu président d’un petit parti séparatiste radical. Qui aurait cru que vingt ans plus tard, ce même homme dirigerait le pays qu’il voulait démanteler ? Certainement pas lui non plus. Et si cela avait été proposé à l’époque, une grande majorité des membres auraient dit non. C’était la tradition de près d’un siècle de nationalisme flamand dans la politique du parti. Les nationalistes flamands ont toujours éprouvé une forte aversion pour la participation au pouvoir belge. C’était uniquement acceptable si des progrès importants étaient réalisés vers l’autonomie flamande. C’est précisément le parti qui refusait auparavant d’approuver les accords communautaires qui fournit aujourd’hui le Premier ministre, symbole par excellence de l’État-nation belge. »

Mais il n’est pas mauvais de changer de politique lorsque les circonstances ont changé. Cette sagesse du philosophe romain Sénèque n’est pas inconnue de Bart De Wever, historien passionné par la Rome antique. Le monde a changé. Les Européens, et donc aussi les Flamands et les Belges, sont confrontés à des défis majeurs. Un nouvel ordre mondial, la guerre en Europe, le changement climatique, les bouleversements économiques... L’indépendance flamande ou des réformes communautaires radicales ne figurent plus depuis un certain temps en tête de sa liste de priorités.

« Je ne comprends vraiment pas l’ambition de vouloir devenir Premier ministre de Belgique », affirmait Bart De Wever en 2009. « Il n’y a vraiment plus rien à gagner là-bas. Ni en tant que politicien, ni en tant que parti. » Seize ans plus tard, il a changé d’avis.

Malgré d'excellents résultats électoraux, Bart De Wever a dû se résigner à rester en dehors des gouvernements d'Elio Di Rupo (2011-2014) et d'Alexander De Croo (2020-2025). Il a pris conscience de l'importance du niveau politique belge et de la fonction de Premier ministre. C'est là que se trouvent les clés du changement et d'une politique qui, selon lui, sert les intérêts flamands.

Quand son heure est enfin venue, en 2014, et que la N-VA a rejoint le gouvernement fédéral, cela s'est soldé quatre ans plus tard par l'échec du gouvernement Michel. Ses triomphes électoraux n'ont pas donné suffisamment de résultats sur le plan politique, se rend compte Bart De Wever en 2025. Il faut maintenant changer de cap. En tant que Premier ministre et donc gardien de l'accord de gouvernement à la tête d'une coalition de centre droit, il est le meilleur garant d'une politique permettant à la Flandre de prendre en grande partie son destin en main et de relever les grands défis auxquels elle est confrontée. Le fait que cela se fasse dans le cadre d'une structure belge ne pose aucun problème, selon lui. L'article sur l'indépendance de la Flandre ne figure plus que pro forma dans les statuts du parti, admettent plusieurs dirigeants de la N-VA, certes de manière officieuse. Et ils font volontiers référence aux statuts du Parti socialiste (PS) wallon. Le premier article de ces derniers stipule que le parti «a pour but d'organiser, sur le terrain de la lutte des classes, toutes les forces socialistes de Wallonie et de Bruxelles, sans distinction de prétendue race, de sexe, de langue, de nationalité, de croyance religieuse ou philosophique, afin de conquérir le pouvoir pour réaliser l'émancipation intégrale des travailleurs/ travailleuses». Une rhétorique du XIX^e siècle qui reste dans les statuts pour des raisons symboliques.

« Cet article des statuts du PS rappelle la charte radicale de Quaregnon », explique le politologue Bart Maddens. En 1894, lorsque les ouvriers ont obtenu le droit de vote pour la première

fois, cette charte a constitué la base du programme du Parti ouvrier socialiste belge. « Jusqu'en 1978, la charte était en théorie le fondement idéologique du parti socialiste, mais elle n'avait plus aucune signification pratique à long terme », explique Bart Maddens. « Et la N-VA évolue également dans cette direction. Je m'attends à ce que cet article soit simplement maintenu dans les statuts, afin de ne pas réveiller le chat qui dort. Mais il est devenu purement symbolique. »

« Les partis évoluent », affirment certains dirigeants de la N-VA. « Si nous pouvons mener une politique flamande en Belgique, le pays n'a pas besoin de disparaître. »

C'est ce que la maison royale aime entendre. Pendant son règne, le père de Philippe, Albert II, a déclaré à ses proches qu'il ne craignait pas Bart De Wever en tant que Premier ministre potentiel, même s'il n'était absolument pas favorable à cette idée. « Mais si cela arrive, le système belge l'absorbera », affirmait le sixième roi des Belges. « S'il devient Premier ministre, il changera. Il en a toujours été ainsi et il en sera toujours ainsi. »

Le roi Philippe partage cet avis. Il ne voit pas en Bart De Wever une menace pour la survie du pays. Mieux encore : le souverain éprouve beaucoup de sympathie pour le membre de la N-VA. Même si ses premiers contacts avec Bart De Wever ont été tout sauf chaleureux. Philippe n'avait pas oublié ce que Bart De Wever avait dit à son sujet au fil des ans, selon une personne proche du roi. « Cela lui était resté en travers de la gorge », explique cette source haut placée. « Philippe est un homme fier. »

Mais Philippe est aussi quelqu'un qui peut avoir une admiration sincère pour l'intelligence. Il est impressionné par l'érudition de Bart De Wever. De plus, il apprécie – ironie du sort pour

quelqu'un qui doit sa fonction à sa naissance – que Bart De Wever, fils d'ouvrier, soit un self-made-man. Il est en outre conscient et reconnaissant que Bart De Wever ait empêché le cauchemar absolu de Philippe – une victoire retentissante du Vlaams Belang – en 2024.

Les relations entre le roi et le Premier ministre sont désormais excellentes. Le fait que le souverain, tout comme Bart De Wever, soit passionné par l'Antiquité grecque et romaine, y contribue. Tout comme le fait qu'ils aient des enfants du même âge. Et que Bart De Wever ne fasse plus de déclarations virulentes à l'égard de la maison royale.

En 2024: «Je trouve que le roi Philippe joue son rôle de manière extrêmement correcte, réfléchi et consciencieuse. Il veille à ne pas commettre d'erreurs. Et il n'en commet pas.»

Un chef d'État étranger – dont nous ne pouvons révéler le nom – est toutefois moins rassuré que Philippe. Début 2025, il a mis en garde le roi contre Bart De Wever. Un séparatiste qui deviendrait le Premier ministre de la Belgique? Ce chef d'État étranger ne pouvait vraiment pas comprendre cela, même avec la meilleure volonté du monde. Philippe ne craignait-il pas la fin du pays? La fin de la monarchie? Un nationaliste écossais ne devient pas non plus le Premier ministre du Royaume-Uni?

L'entourage de Philippe s'inquiète également. Pas tant pour la survie du pays, mais plutôt pour les dotations. On n'a pas oublié comment le Premier ministre Elio Di Rupo et le vice-premier ministre Alexander De Croo ont «mis la main dans le portefeuille d'Albert» à l'époque, dit-on à Laeken. On craint un scénario similaire avec Bart De Wever. Et l'entourage de Philippe a également une autre préoccupation. À plusieurs reprises, des personnes de

son entourage immédiat ont mis en garde Philippe contre le risque que le nationaliste flamand et républicain Bart De Wever tente de réduire la royauté à une fonction purement cérémonielle. Le souverain ne jouerait alors plus aucun rôle dans la formation du gouvernement, ce qui a souvent préoccupé Bart De Wever par le passé. Il affirme ainsi qu'Albert II a demandé au parti chrétien-démocrate CD&V, peu après les élections de 2007, de laisser tomber son partenaire de cartel de l'époque, la N-VA. Ce que les membres concernés du CD&V nient par ailleurs. Mais Bart De Wever a trop souvent eu le sentiment que le Palais lui avait mis des bâtons dans les roues par le passé, notamment lors des difficiles négociations gouvernementales de 2010-2011, lorsqu'il a refusé de le nommer informateur. C'est un secret de polichinelle que le chef de cabinet d'Albert, Jacques van Ypersele de Strihou, nourrissait une profonde aversion pour le président de la N-VA.

«Ik zweer getrouwheid aan de Koning, gehoorzaamheid aan de Grondwet en aan de wetten van het Belgische volk. Je jure fidélité au Roi, obéissance à la Constitution et aux lois du Peuple belge. Ich schwöre Treue dem König, Gehorsam der Verfassung und den Gesetzen des belgischen Volkes.»

Après avoir prêté serment dans les trois langues nationales, Bart De Wever est officiellement Premier ministre. Le premier depuis très longtemps à maîtriser aussi bien ces trois langues.

Sans trop d'émotion, plutôt sombre, il se dirige vers la rangée où ses ministres attendent pour prêter serment. Jusqu'à ce que le maître de cérémonie lui fasse remarquer qu'il doit prendre place à côté du roi. Ce n'est qu'alors qu'il esquisse un petit sourire. Lorsque le libéral francophone David Clarinval, après avoir prêté

serment en tant que ministre de l'Emploi et de l'Économie, prend place à côté du roi et de Bart De Wever et que le maître de cérémonie doit à nouveau intervenir – contrairement au Premier ministre, les ministres doivent retourner dans la rangée après avoir prêté serment –, le tout nouveau Premier ministre se détend. Pour un instant seulement. Car, lors de la traditionnelle photo de groupe de ce qui est désormais le gouvernement De Wever, il semble à nouveau « coincé » selon les experts en photos de groupe – qui existent bel et bien et sont même cités dans certains médias.

Coincé ou pas, voici un homme qui a subi une transformation radicale. De séparatiste convaincu à Premier ministre belge. De puriste à pragmatique. De rebelle à homme d'État. De César à Auguste. Même physiquement : d'obèse émotif à marathonnier en pleine forme.

Voici l'histoire de ces transformations. À travers son regard, celui de ses proches et de ceux qui ont croisé son chemin à des moments cruciaux.

C'est l'histoire d'un homme qui, contrairement à son image publique, doute et hésite beaucoup. Qui est très loyal envers « ses » proches, sauf s'ils mettent son parti en danger. Qui est très agile et particulièrement compétitif. Qui, dans son entourage immédiat, évite souvent les conflits à l'extrême, mais qui peut se montrer impitoyable au plus haut niveau politique. Et qui, tout comme son illustre prédécesseur Paul Vanden Boeynants (alias VDB), se contente de ses initiales pour que l'on sache de qui il s'agit.

BDW.

Le nationaliste flamand qui est devenu Premier ministre de Belgique.

2.

Le nationalisme flamand dès le plus jeune âge

La jeunesse

Bart Albert Liliane De Wever est né le 21 décembre 1970 dans ce qu'il décrit lui-même comme une « famille traditionnelle catholique flamande de classe moyenne ». Son père Rik travaille comme cheminot : en tant que contrôleur de wagons, il vérifie l'état des trains. Sa mère, Irene Torfs, tient une librairie. Le couple s'est rencontré lorsque Rik livrait des commandes à domicile pour le supermarché De Gruyter de Berchem. Irene y travaillait comme comptable. Ils se marient deux ans plus tard, Irene a 20 ans et Rik 25. Ils ont trois enfants.

La famille compte également Bruno, le frère aîné de onze ans – nommé d'après Bruno de Winter, fondateur de l'hebdomadaire flamand *'t Pallieterke* – et Karina, la sœur aînée de trois ans. Ils vivent à Kontich et ne manquent de rien, même si Bart De Wever se souvient de quelques disputes entre ses parents au sujet « d'argent qu'il n'avait pas ».

« Nous n'étions pas une famille qui partait chaque année en vacances à l'étranger », raconte-t-il. Il ne se souvient que de deux voyages : deux fois en voiture dans le Tyrol du Sud. « Les vacances annuelles à l'étranger n'étaient tout simplement pas possibles. »



En 1988, Bart De Wever (à droite), alors âgé de 17 ans, s'est rendu à Moscou avec son meilleur ami et camarade de classe Erik Philibert.

Ce n'était en fait pas nécessaire: le jeune Bart De Wever grandit dans le quartier de Kontich-Kazerne. Comme son nom l'indique, ce quartier a été construit autour d'une ancienne caserne militaire. C'était donc un terrain de jeu idéal pour les enfants du quartier. Bart De Wever y construit des cabanes avec ses amis, fait du vélo dans les champs ou joue sur le talus de la ligne ferroviaire Anvers-Malines, qui borde le quartier.

Kontich-Kazerne est un quartier relativement jeune avec, donc, des jeunes familles. Il y a ainsi beaucoup de camarades de jeu, que le plus jeune des enfants De Wever ne trouve pas dans sa propre famille. La différence d'âge avec son frère est trop grande. « Il n'était pas très présent dans ma vie. Lorsque j'avais huit ans, il est parti en kot à Gand. Je ne me souviens pas que nous ayons jamais fait quoi que ce soit ensemble. » Le jeune Bart De Wever se dispute souvent avec sa sœur aînée de trois ans. « Une relation frère-sœur typique », dira-t-il plus tard. Le plus jeune de la famille se montre alors ingénieux. Les enfants de maman Irene peuvent choisir ce qu'ils veulent manger pour leur anniversaire. Bart De Wever choisit délibérément de ne pas opter pour son plat préféré, le steak-frites, mais pour des choux de Bruxelles. La raison: sa sœur n'aime pas ça. Il n'a pas non plus une relation étroite avec elle. « Je vais parfois au cinéma avec ma sœur, mais c'est une fille et moi un garçon. Et puis, elle a trois ans de plus que moi, ce qui est beaucoup pour un enfant, d'autant plus que les filles mûrissent plus vite. »

Le premier film que Karina et son jeune frère voient ensemble, en 1977 au cinéma Berchem Palace, est *Star Wars: Un nouvel espoir*. Bart De Wever restera toute sa vie un fan des films de science-fiction et s'identifiera plus tard régulièrement au personnage de Dark Vador. Il se trouve incompris, tout comme ce personnage.

Son père Rik n'est pas présent au cinéma. C'est un père absent. Lorsqu'il ne travaille pas, il se consacre à sa grande passion et à sa vocation: la diffusion de l'idéologie nationaliste flamande. Rik De Wever est membre de nombreuses associations et sort presque tous les soirs pour faire du bénévolat. « L'engagement était toute sa vie », explique Bart De Wever. « Il était absent presque tous les soirs. Il ne s'occupait pas beaucoup de nous, sauf à table. Ce n'était tout simplement pas dans sa nature. Il n'était pas le genre de père à jouer avec ses enfants ou à leur lire des histoires. »

C'est donc sa mère, Irene, qui mène la barque à la maison. Une mère poule inquiète, comme la décrit Bart De Wever. Mais aussi une mère qui peut se montrer sévère. Contrairement à son père Rik, dont la devise est surtout: laissez passer. S'il élève parfois la voix, c'est à la demande expresse de son épouse.

Le père de Bart De Wever est entièrement tourné vers la vie intellectuelle. À table, les questions politiques font l'objet de vives discussions, auxquelles Bruno De Wever participe activement. Son frère écoute attentivement et s'initie ainsi très jeune à l'art du débat. « Les discussions normales se terminaient souvent par des disputes animées », dira plus tard Bart De Wever à ce sujet dans le magazine flamand *Humo*. « C'est comme ça partout, non ? Sauf que dans les autres familles, on se dispute pour savoir quelle est la meilleure équipe de football. La plupart du temps, mon père et mon frère se disputaient parce qu'ils étaient en total désaccord sur la question flamande. Mon père s'accrochait au romantisme du passé flamand, tandis que mon frère, scientifique, remettait en question les visions figées. Cela touchait mon père dans ses fondements. C'était très douloureux pour lui. J'étais le benjamin, mais cela ne m'empêchait pas de donner mon avis. Parfois, je prenais le parti de mon père, parfois celui de mon frère – je les provoquais

tour à tour. Parfois, je changeais même de camp plusieurs fois au cours d'une discussion, histoire de maintenir le suspense. »

Mais ce n'est pas parce que Rik De Wever a des convictions fermes qu'il n'est pas ouvert à d'autres opinions. « Mon père était un homme fantastique, ouvert d'esprit », explique Bruno De Wever. « Il adorait discuter avec mes amis de gauche d'Amada (le précurseur du PVDA communiste, TDS) que j'amenais à la maison quand j'étais jeune. Nous parlions énormément de politique à la maison. La politique était la seule chose qui comptait. »

Bart De Wever tient son éloquence, son intérêt pour la politique et son humour de son père. Mais selon lui, il tient son caractère de sa mère. « Mon père était impulsif et aventureux ; ma mère et moi sommes beaucoup plus calculateurs. Nous considérons les choses avec une certaine distance. De manière rationnelle. Notre père se lançait dans tout sans réfléchir. Il était tout en émotions. Je gère bien mes affaires. Mon père ne s'intéressait pas à l'organisation et il ne savait pas gérer l'argent. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, mais ma mère surveillait attentivement ce que nous avions, sinon mon père aurait tout dépensé. »

Il a également hérité de son père son amour pour l'histoire. Lorsqu'il doit faire un exposé en quatrième primaire à l'école Sint-Montfort de Kontich, il parle avec passion de sa collection de pièces romaines qu'il a reçue de son père. Elles ont été déterrées lors de la construction de leur maison, affirme Rik De Wever. Madame Lieve De Backer se souvient encore de cet exposé : « Il était très sévère. Tous les autres enfants voulaient aussi tenir ces pièces, mais ils ne pouvaient les regarder que de loin. »

Elle se souvient surtout du petit Bart De Wever comme d'un enfant intelligent et rusé. « Une fois, je lui avais tiré les oreilles.

Le lendemain, il est revenu avec une épaisse couche de pommade sur l'oreille, parce que je lui avais soi-disant déchiré l'oreille. Ça a marché. Après ça, je n'ai plus jamais tiré les oreilles de personne. »

En 1980, lorsque Bart De Wever a presque dix ans, la famille déménage à Mortsel. Le jeune De Wever se lasse de jouer dehors. Il se découvre de nouveaux passe-temps : les échecs et l'histoire. Il est particulièrement intrigué par l'époque romaine, une fascination qui l'accompagnera toute sa vie. Il dévore les livres sur Jules César, qu'il considère comme l'idole de sa jeunesse. Il est fasciné par le dynamisme de ce Romain. Il dévore également les bandes dessinées. Il peut souvent les lire gratuitement, car elles se trouvent dans les rayons de la librairie de sa mère. *Bob et Bobette*, *Nero*, *Le Chevalier rouge*, *Lucky Luke*... Tout ce qu'il peut trouver, sauf *Astérix*. « Je ne supportais pas que le puissant Empire romain soit ridiculisé par une poignée de barbares arriérés et rebelles. » Une opinion quelque peu inhabituelle pour un enfant de douze ans.

Il va à l'école dans la commune voisine d'Edegem, au collège Notre-Dame-de-Lourdes : une école catholique stricte avec de nombreux prêtres comme enseignants et sans filles dans les classes. Lorsque la famille vivait encore à Kontich, il fréquentait la petite école Sint-Montfort. Il se retrouve soudain dans une très grande école. Et dans cette école, Bart De Wever se sent comme un poisson hors de l'eau. Lorsque ses camarades de classe discutent le lundi matin dans la cour de récréation des matchs de football du week-end, il n'en avait rien à faire. Le football et les autres sports ne l'intéressent pas du tout. Il n'a d'ailleurs aucun talent sportif, sauf pour le powerball. Lorsque l'on joue au football pendant le cours d'éducation physique et qu'il faut former deux équipes, ses camarades de classe ne le choisissent jamais. Il est toujours le dernier et on lui dit alors qu'il doit aller dans le

but. « Je n'étais certainement pas un garçon populaire », déclare Bart De Wever à ce sujet. « Aucun enfant ne partageait ma fascination pour Jules César, et encore moins en faire quelque chose. C'est ainsi que j'ai été étiqueté pour la première fois 'différent des autres'. J'avais quelques amis et cela me suffisait. Mais je n'étais donc pas populaire. De nos jours, on dirait que je ne faisais pas partie du groupe. »

L'un de ces « quelques amis » est Erik Philibert. En 1982, ils sont tous deux en première secondaire et ont choisi les latines. « Le courant est tout de suite passé entre nous. Nous nous retrouvions toujours dans la cour de récréation », raconte E. Philibert. « Tout comme lui, je m'intéressais davantage aux questions sociales qu'au football, par exemple. Au cours de ces premières années, Bart était quelqu'un d'assez discret, certainement pas un meneur. Ce n'est que plus tard qu'il s'est épanoui dans ce domaine. Mais ce qu'il avait dès le début, c'était une grande intelligence. »

Il ne faut pas longtemps pour que Bart De Wever soit surnommé « le philosophe ». Un rôle qu'il finit par assumer pleinement. Il se démarque délibérément de ses camarades. Alors que presque toute la Belgique s'oppose à l'arrivée des armes nucléaires, il plaide en leur faveur et colle un autocollant sur son cartable avec le texte « Mieux vaut une fusée dans mon jardin qu'un Russe dans ma cuisine ». Alors que la Flandre intellectuelle méprise le président américain Ronald Reagan, il le loue. Sa devise devient : « Je dérange, donc j'existe. » Erik Philibert raconte : « Il était doué pour provoquer les gens. » Bart De Wever déclare : « Je n'aimais rien tant que défendre une position que moi seul soutenais. J'en étais capable : j'avais les arguments et j'étais très éloquent. Et je préférais discuter avec des professeurs qui se disaient de gauche et progressistes. »

Bien que le jeune Bart De Wever soit un rat de bibliothèque, manifestement intelligent et doué pour les échecs, la transition entre l'enseignement primaire et secondaire ne se fait pas sans mal. Au cours des deux premières années, il obtient de mauvaises notes. Mais, à partir de la troisième année de latin-grec, il trouve ses marques et ses bulletins s'améliorent. Un scénario similaire se reproduira d'ailleurs lorsque Bart De Wever troquera le secondaire pour l'université. Là encore, il lui faudra un certain temps pour trouver ses marques.

Les mathématiques et les sciences ne sont pas vraiment ses matières préférées. « Il n'aimait tout simplement pas ça », explique E. Philibert. Même s'il obtient la note maximale en mathématiques en cinquième année du secondaire. « Parce qu'il avait fait des efforts. C'est typiquement lui : il a du mal à accepter l'idée que quelqu'un d'autre soit meilleur que lui. Il fait alors tout son possible pour surpasser cette personne. »

Ce dans quoi il excelle dès le début, c'est l'histoire et les exposés oraux. « Quand Bart prenait la parole, on continuait de l'écouter », se souvient Mark Verwulgen, son camarade de classe de l'époque. « Quand un autre élève faisait un exposé d'histoire, Bart en savait généralement plus sur le sujet que cet élève lui-même », ajoute Luk Celen, un autre ancien camarade de classe.

Le titulaire de Bart De Wever en cinquième année de latin-grec est Guido Halsberghe. Il déclare : « Même en tant que professeur, il fallait être très sûr de soi avant de dire quoi que ce soit sur l'histoire. Parfois, il semblait avoir l'esprit ailleurs, mais dès que l'on touchait à son domaine, il était directement réveillé. En tant que professeur, il fallait avoir les idées claires pour discuter avec lui. » L'autre ancien professeur dont Bart De Wever se souvient

aujourd'hui avec beaucoup de plaisir et de gratitude, Albert Mens, déclare: « Le professeur d'histoire devenait toujours nerveux lorsque Bart De Wever levait le doigt. »

« J'étais sûr qu'il deviendrait professeur ou chercheur universitaire », dit G. Halsberghe. « Je ne le voyais pas devenir politicien. »

C'est pourtant au lycée que le jeune Bart De Wever fait ses premières expériences politiques. « C'était généralement moi qui devais aller voir le directeur pour lui expliquer pourquoi la classe avait des ennuis. Par exemple, parce que nous avions fait trop de bruit lors de la fête des cent jours. »

C'est un euphémisme: ses camarades ont inondé la préfecture de l'école. Bart De Wever, qui a judicieusement pris ses distances, doit aller négocier avec le directeur. La classe risque une punition collective, et certains élèves risquent même une exclusion. Grâce à son talent oratoire et à son ingéniosité stratégique – le directeur n'est pas insensible à la flatterie –, il parvient à désamorcer la situation.

À cette époque, il arrête brusquement les échecs, alors qu'il atteint un niveau élevé et se qualifie pour la finale du championnat de Belgique. Mais il perd tout intérêt lorsqu'il se rend compte que certains de ses camarades sont plus doués que lui. Le goût de la compétition qui le caractérisera plus tard est présent dès son plus jeune âge. La persévérance, en revanche, ne l'est pas.

Risk est un autre jeu dans lequel le jeune Bart De Wever excelle. Il s'agit d'un jeu de société stratégique qui consiste à conquérir des territoires. Il y joue avec ses camarades de classe Mark Verwulgen et Johan Stoelen. Mais comme il gagne toujours, leur enthousiasme pour le jeu diminue. Bart De Wever conclut l'un de ses

premiers compromis: si Mark et Johan continuent à jouer à Risk, il ira faire du vélo avec eux. Mark et Johan sont des Flandriens dans l'âme. Bart De Wever, qui a appris dès son plus jeune âge que le sport était une perte de temps, parcourt désormais chaque samedi l'Abraham Hanspad, un circuit d'environ 40 kilomètres qui fait passer le trio notamment par Rumst et Lint. « Pour la première fois de ma vie, je faisais du sport », se souvient Bart De Wever. « Typique pour moi: si je devais le faire, je ne voulais pas être en reste. Au début, je roulais avec un vélo ordinaire, mais j'ai été le premier de ces hommes à acheter un vélo de course professionnel. »

Il s'agit d'un vélo fabriqué pour lui par un client du magasin de sa mère. Il l'achète pour 7 000 francs (environ 175 euros). Des années plus tard, il le revendra au même prix. Une excellente affaire.

Jouer à Risk, faire du vélo et s'adonner au ping-pong: c'est ainsi que Bart De Wever et ses amis passent leurs vacances d'été. Lorsqu'il est seul, il dévore des livres sur la Rome antique. Ou il s'occupe de sa collection de pièces de monnaie. Les filles n'occupent pas une place importante dans l'adolescence de Bart De Wever. C'est à l'université qu'il s'épanouira enfin sur ce plan.

Lorsque Bart De Wever commence à sortir à partir de seize ans, c'est davantage pour la bière que pour la gent féminine. A la maison des jeunes Het Kruispunt à Edegem, le jeune Bart De Wever savoure ses bières. Dans la cave, on sert également des bières plus fortes. Bart De Wever s'aventure régulièrement à boire une Duvel, tandis qu'à l'étage supérieur, les garçons un peu plus sûrs d'eux draguent des filles sur la piste de danse. Son ami Erik Philibert est généralement présent dans la cave de Het Kruispunt. « Nous parlions des filles, nous étions intéressés », raconte-t-il. « Mais il ne prenait jamais l'initiative. Il ne savait pas comment